



SOCIÉTÉ DES AMIS DU MUSÉE NATIONAL DE LA RENAISSANCE AU CHÂTEAU D'ÉCOUEN

ASSOCIATION SOUS LE RÉGIME DE LA LOI DU 1^{er} JUILLET 1901 DÉCLARÉE SOUS LE NUMÉRO 03947
Identifiant SIRET NUMÉRO 504 382 136 00019
Siège Social : Musée national de la Renaissance Château d'Écouen 95440 ÉCOUEN
Présidente : Geneviève Bresc-Bautier
contact@amis-ecouen.fr



Note d'information N° 285 – Septembre 2018

L'ÉGLISE SAINT-MERRY ET LA TOUR SAINT-JACQUES L'ART FLAMBOYANT À PARIS

Le 24 mai 2018

L'ÉGLISE SAINT-MERRY

C'est avec Florian Meunier, conservateur en chef du patrimoine au département des Objets d'Art du musée du Louvre, que nous allons aborder l'architecture de cette église, en commençant par **la façade**, pour laquelle il souhaite montrer quelques détails :

- Il s'agit d'une construction des années 1500 mais qui a conservé essentiellement un modèle du XV^e siècle.
- L'importance du portail central, qui occupe une très grande partie de la façade, et avec la présence de socles carrés sur mur, en est le témoignage.
- Les statues de ce portail ont été refaites au XIX^e siècle, d'après des originaux de style XV^e.
- Les voussures présentent, dans des mouchettes, des motifs très stylisés, à décors de végétaux : feuilles de vigne, de chêne avec les glands, et sans doute d'armoise (en forme de doigts allongés). Ces motifs avaient été utilisés dès le XIV^e siècle.

Manifestement, le maître maçon a pris ses modèles en référence aux années 1470/1480. Deux étroits portails encadrent le portail principal et la tour est placée sur le côté sud.

L'intérieur montre une église de construction ambitieuse, à la fois paroissiale et collégiale. Elle est placée sous le rare patronyme de Merry ou de Médéric. Elle a remplacé une église ancienne, et dont le chœur se trouve placé sur la crypte dans lequel se trouvait le tombeau du saint mort vers 850.

L'étude d'Agnès Bos concernant *Les églises flamboyantes de Paris* (Picard, 2003), donne des éléments de datation de cette église :

- par des mentions d'archives
- par les vitraux
- par quelques inscriptions.

L'église apparaît homogène malgré les restaurations et les travaux effectués au XVIII^e siècle. À noter cependant que si l'on peut suivre la construction de l'église au XVI^e siècle, les noms des responsables du chantier n'ont pas été retrouvés. On peut toutefois avancer l'hypothèse que la construction de la nef l'a été à l'initiative de la paroisse puis poursuivie par celle du chœur par les chanoines.

La nef comporte des bas-côtés doubles avec une extension au sud. L'élévation se présente également dans le style XV^e à deux niveaux, grandes arcades et fenêtres hautes et avec un espace réduit entre les deux niveaux. On peut dater la construction entre 1500 et 1515 en fonction des sources évoquées ci-dessus. Divers documents d'archives permettent de dater les 2^{ème} et 3^{ème} chapelles méridionales des années 1512/1513. La date de 1515 figure sur la cave de la 5^{ème} chapelle septentrionale... Etienne Hamon, professeur de l'art médiéval à l'université de Lille 3, attribue, avec prudence, ces travaux au maître maçon Laurent de Bucy.

La construction se poursuit par **le transept** dans les années 1515/1535. Deux dates inscrites sur le mur extérieur ont été relevées (1517 et 1526). La croisée du transept est ornée d'une voûte avec une clef pendante, bien marquée tout en étant relativement simple.

Suit une interruption dans les travaux qui semble due à un litige entre les marguilliers et les chanoines qui trouvent un accord le 26 mars 1531. Les travaux vont pouvoir reprendre et sans doute même un peu avant puisqu'une délibération de la municipalité de Paris du 15 juillet 1530, évoque Pierre Anglard, maître maçon, travaillant à Saint-Merry. Les travaux dans ces années là concernent **le chœur** mais doivent s'effectuer avec une certaine lenteur. Ce n'est que le 2 juillet 1553 que l'on trouve une quittance concernant la charpente. On peut situer l'achèvement du chœur en 1557 et en 1558 commence la construction du jubé. À cette date se fait aussi la commande des stalles qui seront remplacées au XVIII^e siècle.

Florian Meunier attire notre attention sur la base des piliers de la nef qui pourrait évoquer une sorte de continuité avec les embrasures des fenêtres placées au dessus : ce serait comme une interpénétration des volumes.

Le mobilier et les vitraux nous sont commentés par Guillaume Fonkenell, conservateur en chef au musée national de la Renaissance à Écouen.

À remarquer à droite de l'entrée, une chapelle avec une **clôture en bois** qui semble constituée de divers fragments raboutés. On y voit des armoiries du donateur, malheureusement buchées, et qu'il aurait été intéressant de connaître. Le décor, fleurs de lys, croissants de lune, cornes d'abondance, rinceaux... permet de dater cette clôture des années 1530/1540. Des petits chapiteaux placés sur chaque côté montrent un ordre d'architecture, traité avec désinvolture, un peu à la manière de Sagredo.

Les vitraux sont à la fois les plus riches et les plus complexes de Paris avec deux programmes, celui de la nef et celui du chœur.

Les vitraux de la nef sont dus à l'atelier du maître de la vie de saint Jean-Baptiste, dont la caractéristique est l'utilisation du verre rouge en filets. Chaque baie contenait une scène principale mais, suite à la volonté d'éclaircissement des églises en 1741, il ne reste que des éléments placés dans les lancettes latérales et au sommet, la partie centrale et le registre inférieur, ayant disparu. Ainsi dans la première

baie du côté nord qui concerne « la vie de Marie-Madeleine », on remarque dans la lancette gauche « le ravissement de Marie-Madeleine » que l'on peut comparer, à l'aide d'une copie, à un vitrail de l'église Saint-Gervais-Saint-Protais : c'est exactement le même dessin, ce qui montre que le maître verrier a utilisé le même carton. Il en est de même pour la lancette de droite représentant « le baptême de la famille du comte de Provence ». Nous regardons ensuite, toujours du même côté, la quatrième baie qui représente « la vie de saint Thomas », avec ici un élément novateur, la mise en scène sur fond d'architecture. On voit ici saint Thomas en prison, devant de nombreux personnages trapus, sur fond de maisons. Ce dessin est à rapprocher de la tapisserie de « la chasse à la licorne » conservée au Metropolitan Museum à New York. Sur le côté sud, nous regardons dans la quatrième baie, le haut de la lancette de droite qui représente « la jeunesse de la Vierge » (le bas, représente « le lavement des pieds »...ce qui montre un remontage inadapté). Guillaume Fonkenell nous précise que ce modèle a été repris de nombreuses fois. Citons l'église Saint-Etienne-du-Mont à Paris, l'église Saint-Godard à Rouen, l'église Saint-Jean à Elbeuf qui présentent la même iconographie. Les deux lancettes de gauche de cette même baie représentent « la Visitation » dont l'iconographie est à rapprocher des « Très petites Heures d'Anne de Bretagne ». Cependant ce n'est sans doute pas par la gravure que le modèle s'est transmis, mais plutôt par un contact direct, le donneur de dessins étant un proche de Jean d'Ypres. Florian Meunier fait remarquer que les fenêtres présentent des lancettes de formes différentes et, qu'en conséquence, le maître verrier a dû adapter ses modèles.

Les vitraux du chœur dont les baies sont à trois lancettes, montent une grande richesse de couleur, notamment « lie de vin ». Au nord, l'iconographie à pour thème l'Ancien testament, et au sud, les Actes des Apôtres. Il serait intéressant d'étudier ces vitraux pour voir, par exemple, si les vitraux de chaque travée « se répondent ».

LA TOUR SAINT-JACQUES.

Nous sommes accueillis par Laurence Fouqueray, chef du département des Édifices culturels et historiques de la ville de Paris.

Tout d'abord un point d'histoire avec Florian Meunier : la tour Saint-Jacques appartenait à l'église Saint-Jacques de la Boucherie, construite sur un monceau insubmersible, en bordure de Seine, qui a été occupé dès l'Antiquité et pendant tout le Moyen Âge, comme l'ont montré les fouilles. Construite à proximité du quartier de la boucherie, d'où le nom donné à l'église, en fait, dédiée à Saint-Jacques le Majeur.

Plusieurs églises se sont succédées, la dernière ayant été reconstruite à partir de la fin du XV^e siècle dans le style gothique flamboyant. Un dessin de Garneray représente la façade occidentale. Le mauvais état du clocher est attesté dès la fin du XV^e siècle : en 1496 ou 1497, le maître maçon Didier de Félin et le maître charpentier Jacques Bourgoing avaient fait un rapport sur sa fragilité. Les marguilliers envisagent alors de construire un nouveau clocher mais il fallait trouver un emplacement car l'ancien clocher devait rester en fonction. Le testament de Jacques Thouine du 27 août 1505 comprend une donation à la fabrique de Saint-Jacques de la Boucherie. Il y eut contestation mais les marguilliers eurent gain de cause le 26 février 1509. Un marché fut alors passé le 19 avril 1509 avec Jean de Félin, Jean de Reviers et Julien Ménart pour la construction d'un nouveau clocher. Divers documents permettent de suivre l'avancement des travaux mais également de connaître les noms des maîtres-maçons qui ont succédé à Jean de Félin mort en 1521. Il s'agit de Jean Lelou mais surtout de Pierre Chambiges. Ce changement se remarque dans les décors. Si la partie réalisée par Jean de Félin, marquée par un élan vertical, est comparable à la façon de travailler de Martin Chambiges, la partie haute qui sera faite par son fils, Pierre Chambiges est différente et, paradoxalement, plus éloignée sur certains points du « style Chambiges ». Florian Meunier nous montre plusieurs reproductions de cette tour dont celle de la quatrième tenture de la tapisserie « l'histoire des Gaules » de 1530 commandée par Nicolas d'Argilières. Cette tenture montre les villes de Beauvais, Clermont, Troyes et Paris. S'agissant de Paris, on y voit Notre-Dame et la Tour Saint-Jacques, soit la plus ancienne reproduction de celle-ci.

L'église Saint-Jacques de la Boucherie fut vendue comme bien national à la Révolution puis servit de carrière de pierres, le constat général à cette époque étant le manque d'entretien de la plupart des églises qui, en outre, étaient passées de mode. Cependant la Tour fut préservée.

Laurence Fouqueray nous explique ensuite l'histoire de la Tour Saint Jacques après la vente de l'église. En 1836, la ville de Paris s'est rendue acquéreur de cette tour alors abandonnée. Elle sera restaurée dans les années 1852/1855 avec un aménagement autour pour en faire un jardin public. Ce square a été créé par Alphonse Alphand et à cette occasion, y a placé la statue de Blaise Pascal qui avait utilisé la tour pour des expériences sur la pression atmosphérique. Plusieurs restaurations suivront au cours du XX^e siècle et la dernière à partir de 1999 pour une étude technique et scientifique approfondie. Les travaux qui durèrent de 2006 à 2013, n'avaient pas pour vocation de restituer la tour dans son état originel mais de tenir compte de son évolution au fil du temps, avec ses sculptures du XVI^e mais aussi de celles du XIX^e effectuées lors de restaurations.

Ascension de la tour haute de 62 mètres, y compris la statue de saint Jacques et de son socle, par un escalier en vis de trois cents marches.

- 1^{er} niveau : il y a été rassemblé un petit lapidaire
- 2^{ème} niveau : on y voit des départs de voûte (4), mais un plafond en bois
- 3^{ème} niveau : une station météo y avait été installée en 1891 qui a fonctionné jusqu'à ces dernières années. On y voit un balcon en bois tout autour et le haut de la tour avec les vitraux placés par Théodore Ballu en 1853 lors d'une restauration.
- 4^{ème} niveau : c'est le sommet de la tour d'où l'on a une splendide vue, à 360 degrés, sur Paris.

Un chaleureux merci à nos conférenciers, Florian Meunier, Guillaume Fonkenell et Laurence Fouqueray pour leurs commentaires alliant compétence et disponibilité pour ces visites au cœur de Paris où nous avons eu la chance de bénéficier d'un superbe temps. Merci aussi à Catherine Fiocre qui avait préparé l'organisation de cette sortie.

Roselyne Bulan
Secrétaire générale adjointe de la SAMNR

